

guérir que de succomber, cette maladie dis-je, est inconnue. En résumé, les éleveurs réussissent, par le manque de ventilation convenable, à disséminer plus rapidement la tuberculose que nous ne saurions jamais la combattre à l'aide de la tuberculine et de l'abatage.

Tout en entretenant cette opinion, je ne manque pas de suivre de près les travaux accomplis par Von Behring, McFadycan, Thomaesen, Marmoreck et autres en Europe, et Pearson, en Pennsylvanie, pour la découverte de quelque méthode plus effective de traitement. Malgré tous les rapports contraires à ce sujet, je considère que leurs recherches n'ont jusqu'ici rien accompli de nature à nous justifier de changer de ligne de conduite.

Cela ne m'empêche pas de poursuivre, avec l'approbation du ministre, une couple de séries d'expériences qui devront, à mon avis, avoir une portée considérable vis-à-vis les propriétaires de bestiaux.

#### ESSAI DE VENTILATION.

Le premier essai de ventilation que nous faisons est conduit par M. J. H. Grisdel, l'agriculteur de la station agronomique centrale. Il consiste à tenir un certain nombre de bestiaux renfermés de manière à les laisser respirer continuellement de l'air pur, tout en les protégeant contre les courants d'air. Le but de cette expérience est de déterminer si vraiment, selon que le prétendent les laitiers et les éleveurs, les bestiaux donnent plus de lait et engraisser plus rapidement sous une haute température, ou s'il vaut mieux atténuer l'élévation de la température au moyen de la ventilation. Le dernier hiver a été si doux que l'essai que nous avons fait n'a pas donné de résultats bien visibles; comme cet essai n'entraîne toutefois aucune dépense, j'espère pouvoir le continuer pendant plusieurs années, car le résultat offrira une importance considérable pour les laitiers et les éleveurs du nord.

#### DU GRAND AIR COMME MOYEN DE TRAITEMENT.

La seconde expérience que nous faisons consiste dans l'application du traitement au grand air, à un certain nombre de bestiaux tuberculeux, afin de pouvoir découvrir s'il est possible de les guérir ou mieux de les protéger contre l'aggravation des symptômes. Comme il y eut beaucoup de bestiaux sur la station agronomique de Napton, Nouvelle-Ecosse, qui donnèrent la réaction, en octobre dernier, nous nous en sommes servis comme de sujets d'expérimentation. Je ne voulus point manquer une aussi bonne occasion de me procurer ainsi des sujets à peu de frais et avec l'approbation du ministre, je les fis transférer à la division de l'agriculture. Tous ceux qui menaçaient de succomber furent abattus, et nous en avons réservé 40 pour l'essai du traitement. Sur ces 40, 28 donnèrent la réaction et les 12 autres parurent indemnes. Depuis nous les avons tenus ensemble afin de nous rendre compte si la contamination pouvait avoir lieu à l'air libre. Ils ont passé l'hiver dans une cour sans paraître éprouver d'inconvénient, il n'en est mort qu'un seul, à la suite de l'enlèvement des cornes, opération jugée nécessaire pour éviter les accidents.

J'ai l'intention, dès que je me serai procuré un local convenable, d'amener ces bestiaux à Ottawa; cela nous permettra de les observer d'une manière beaucoup plus parfaite.

Les meilleures autorités du jour en matières médicales nous recommandent avec raison de nous rapprocher autant que possible de la nature dans la construction de nos habitations. Il est évident qu'il faut appliquer le même principe à l'égard des animaux domestiques. La nature a eu le soin de les pourvoir de tout ce qu'il faut contre la rigueur des climats, et il n'y a pas de doute que la plupart de leurs maladies et de leurs lésions proviennent des conditions illogiques et contre nature auxquelles leurs gardiens ou leurs propriétaires les soumettent par ignorance.